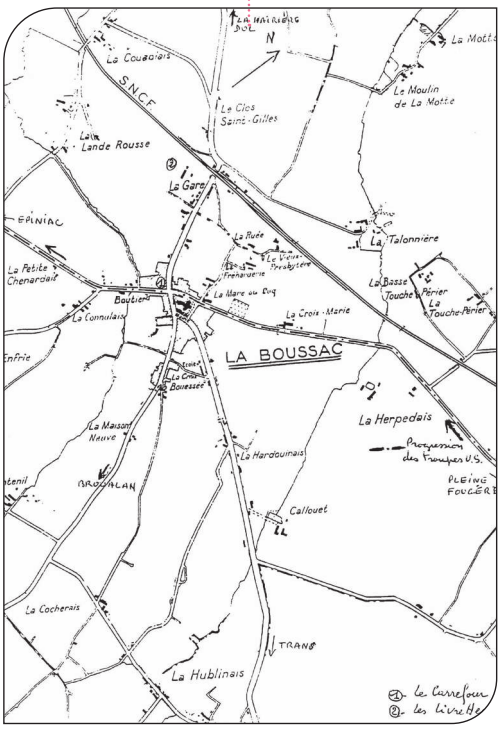
Histoire

A l'occasion des 80 ans du Débarquement et de la Libération de la France, vous trouverez ci-dessous le témoignage de Monsieur Louis HODOUIN sur la période comprise entre juin 1944 et août 1944.
Le débarquement en Normandie eu lieu le 6 juin 1944 et La Boussac fut libérée le 2 août 1944.
Ce témoignage est paru dans la revue « le Rouget de Dol » n° 70 du 2ème semestre 1996.

Choses vécues à La Boussac (juin-août 1944). Réflexions Louis HODOUIN.

Le 5 juin 1944, dans l'après-midi, je quitte le collège Saint Magloire de Dol pour me rendre à vélo à Dinan passer les épreuves de la première partie du Baccalauréat (série C - Latin - Sciences) ; l'abbé Fernand Rivet, professeur de lettres au collège, accompagne ses deux élèves. Nous prenons pension chez les frères Saint Jean de Dieu aux Bas-Foins pendant la durée de l'examen.



Le 6 juin 1944, nous passons les premières épreuves dont une version latine tirée de Cicéron préconisant de construire les villes à l'intérieur des terres. Des vigiles peuvent ainsi prévenir de l'arrivée des ennemis, alors qu'une ville placée au bord de la mer laisse à ceux-ci la possibilité d'arriver silencieusement de nuit jusqu'à ses murs et surprendre ses habitants endormis...

Prémonition de l'académie ?...

Ce n'est que le 7 juin que j'ai connaissance du débarquement allié. L'après-midi, durant la composition d'anglais, des avions viennent mitrailler la gare de Dinan, s'attaquant aux locomotives.

Le retour, à vélo, depuis le viaduc de Dinan jusqu'à l'Abbaye de Dol se fait au milieu des colonnes allemandes montant vers le front de Normandie. Les soldats à pied réquisitionnent, sans contestation possible, tous les vélos. Les habitants de l'Abbaye nous en informent et pendant que mon ami rentre à pied chez ses parents dans la grande rue, je prends la route de Bonnemain, puis par Carfantin et la Pierre du Champ-Dolent, je rejoins Epiniac puis La Boussac où séjourne ma famille : mon père, rentré de Paris, ma mère et ma jeune soeur.

Alors commence une longue période d'attente et de désœuvrement ponctuée par mille incidents dans l'espoir de la Libération. Certains restés plus présents à mon esprit méritent d'être rapportés pour contribuer à la mémoire de cette époque.

Effectuant leur regroupement vers le front, venant d'Epiniac et se dirigeant vers la Normandie, des groupes d'Allemands traversent le bourg de La Boussac à bicyclette ou avec des attelages de fortune, rarement en camions ou en véhicules militaires. Un après-midi de pluie, une centaine d'hommes de type asiatique en uniforme de la Wehrmacht, accompagnés de leurs femmes et enfants, passent sur des voitures attelées à trois chevaux de front comme des troïkas. Ils transportent avec eux tout leur arroi hétéroclite, y compris des animaux.

Un soir, une section d'une vingtaine de soldats allemands apparait, transportée sur des charrettes de cultivateurs du Nord-Finistère. La petite troupe s'arrête à l'entrée du bourg et prend son cantonnement dans un verger près du lavoir municipal de Boutier, en face de l'abreuvoir et de la forge. L'officier se fait conduire à la mairie puis au domicile du maire, boulanger sur la route de Trans. Il annonce qu'il réquisitionne sept équipages. La réunion est assez houleuse, une personne de la commune parlant allemand sert d'interprète.

Le soir même sept cultivateurs, avec charrettes et chevaux, viennent prendre en charge le matériel allemand puis partent vers la Normandie. Ce n'est que quelques jours après, au-delà d'Avranches, qu'à la faveur de la nuit ils faussèrent compagnie aux allemands.

Tous revinrent à La Boussac, plus chanceux qu'un jeune cultivateur d'Epiniac, un camarade de classe à La Boussac, qui dans un convoi identique fut tué lors d'un mitraillage allié en Normandie.

Un après-midi où je me rends avec mon père dans notre prairie des Livrettes (transformée aujourd'hui en zone d'épuration des eaux usées), nous croisons devant le magasin de la coopérative un camion allemand chargeant des pommes de terre. Descendant par

l'ancien chemin creux, nous sommes salués par un jeune homme en uniforme de l'armée allemande assis sur la barrière du pré. En français, il nous dit qu'il est originaire de la région d'Haguenau, incorporé de force dans l'armée allemande, qu'il est venu avec le camion pour servir d'interprète. Une longue conversation s'engage sur les malheurs de la guerre, mon père allant jusqu'à lui proposer de rester parmi nous. Il refuse craignant pour la sécurité de ses parents et de sa famille ; très vite sa présence serait signalée : nous devions nous tenir sur nos gardes, des délateurs étant présents sur la commune.

Ceci nous laissa à la fois perplexes et gênés, mon père me conseillant un silence total. Un seul voisin avait été témoin de notre entretien.

Une certaine activité aérienne alliée a lieu durant cette période. Assez souvent des vagues d'avions survolent La Boussac à haute altitude en direction nord-sud pendant que des avions à double fuselage patrouillent à basse altitude.

Un dimanche après-midi, me trouvant avec ma famille vers la Hublinais où nous étions allés chercher du lait baratté, une vague de plusieurs dizaines d'avions arrivant du sud passe sur nos têtes laissant tomber non des tracts mais une pluie de petits papiers argentés, pour brouiller d'éventuels radars. Soudain nous voyons deux bombes se détacher d'un avion et nous entendons une explosion : elles étaient tombées dans une prairie près du pont du Guyoult, avant la côte de la Hairière, sans causer de perte humaine.

Plus sérieuse fut l'annonce, un matin, de la présence de wagons chargés de munitions stationnant à la gare. Plus préoccupant encore le passage d'avions anglais, ce qui eut pour effet de vider le bourg de La Boussac d'une bonne partie de sa population qui se transporta avec le pique-nique vers les bois de Landal. Sans doute vieux réflexe agreste (que firent nos ancêtres en novembre 1793, quand les Vendéens et les troupes de Kleber et Marceau patrouillaient et s'entretuaient à La Boussac, sans nous laisser de documents sur leur aventure ?).

Je reste à la maison avec ma famille et quatre ou cinq personnes âgées. Mon père et moi, nous avions creusé dans notre jardin, sous un grand pommier, une tranchée en forme de hache que nous avions étrésillonnée et recouverte de fagots en prévision d'éventuels combats.

Un premier passage d'avions à basse altitude nous fit nous rassembler dans cette tranchée ; peu de temps après, un second vol fut suivi de détonations : un chapelet de petites bombes à ailettes était largué du pont de la Couaplais jusqu'à La Talonnière et le Vieux-Presbytère. Il y eut des blessés. Des branches de pommiers furent coupées dans notre champ du Vieux-Presbytère où une partie du mur ouest, près duquel était tombée une bombe, se fissura et s'écroula par la suite.

L'attente des «Anglais» nous tenait en haleine : nous écoutions la B.B.C. et relevions sur nos cartes les localités de la Manche et du Calvados citées comme zone de combat, lorsque la présence de courant électrique le permettait.

La poste continuait de fonctionner et l'Ouest-Eclair arrivait presque chaque jour. C'est ainsi qu'un matin je vis arriver tout joyeux, brandissant le journal, un ami venant m'annoncer que j'étais reçu au Baccalauréat : ce fut une fête pour la famille.

La population du bourg avait fortement augmentée, tous les logements vacants ayant été occupés par des «réfugiés» venus surtout de la région de Saint-Malo. Le ravitaillement en nourriture était parfaitement assuré par les trois boulangers, les deux bouchers et les deux charcutiers qui vendaient assez librement leurs marchandises au-delà des tickets de rationnement. Le lait et le beurre pouvaient être achetés dans les fermes. Quant aux légumes, chacun les avait dans son jardin ou les trouvait chez un voisin. Par contre l'épicerie (sucre, huile, café) manquait. L'ambiance restait calme, sans heurts avec les troupes allemandes.

Toutefois, un voisin, menuisier, avait été arrêté pour fait de résistance et emprisonné à Vitré, d'où il avait pu s'échapper à la suite d'une action de la résistance sur la prison.

La proximité du Maquis de Broualan n'apporta pas de grosses perturbations sur la commune de La Boussac, sauf quelques actions de ravitaillement forcé.

Mon père, originaire du Rocher de la Ville Ameline en Broualan, se rendait souvent au bois de Buzot, connaissant parfaitement les lieux et les habitants de la Laupinière, village voisin, et aussi pour aider, en particulier pour l'habillement. Il semble que peu de gens de La Boussac ne s'impliquèrent dans cette affaire de maquis, peut-être par manque de confiance dans ses membres originaires pour la plupart de la région de Saint-Malo.

L'incendie de la mairie et de l'école de Cuguen, ainsi que le rassemblement de la population du bourg dans l'église par les Allemands, à la suite de l'exécution d'un des leurs par, disait-on, un groupe de résistants de Buzot, fut vivement ressenti à La Boussac, mais paraissait encore loin.

L'annonce de l'intervention de la milice contre le maquis de Broualan, le 7 juillet, avec ses sept morts, apporta une vive émotion. La réaction fut cependant très calme et n'eut pas d'incidence sur le comportement de la population qui attendait passivement mais avec une grande impatience l'arrivée des troupes alliées.

Fin juillet je suis témoin d'une intervention assez musclée de l'armée allemande venue «réquisitionner» une Peugeot 402 ayant peu roulée avant-guerre, appartenant à un voisin et stationnée durant toute la guerre dans un garage près de notre maison : comment avaient-ils pu connaitre l'existence de ce véhicule ? Mon père fut interpellé par ces Allemands pour fournir la clef du garage, clef qu'il ne possédait pas. Devant ses atermoiements, il fut violemment plaqué sur un pilier du garage, un soldat allemand casqué rabattant sa mitraillette, la braquant sur la poitrine de mon père, son chef exigeant à haute voix la remise de la clef.

Sans doute simple intimidation : la scène dura quelques minutes qui parurent très longues et fut interrompue par l'arrivée du propriétaire de la voiture avec ses clefs.

Un quart d'heure après, tout était terminé et la voiture partie...

La zone des combats se rapprochant du sud de la Manche, les autorités décident le transfert vers Dinan des pensionnaires de l'hôpital psychiatrique de Pontorson. Un long convoi de charrettes à ridelles, tirées par des chevaux transporte les malades. De grands calicots blancs portant une croix rouge, pour signaler aux avions un convoi sanitaire, flottent sur ces attelages.

Infirmiers et infirmières en blouse blanche à pied ou à vélo cheminent près des charrettes où sont allongés certains malades ; d'autres marchent et sous l'excitation ambiante entonnent des chants guerriers. Les malheurs de la guerre n'épargnent personne.

Le 1er août en fin de matinée, je vais avec mon père, montés sur de vieux vélos, à Pleine-Fougères. Là des bruits couraient que les «Anglais» étaient à Pontorson. Nous revenons à La Boussac porter la bonne nouvelle sans être allés, après hésitation, vérifier sur place.

Au retour, nous sommes arrêtés à la Herpédais par un jeune soldat allemand nous barrant brusquement la route. Le vélo de mon père n'ayant plus de frein, alla s'arrêter dans le fossé basculant sans trop de mal mais la roue avant du vélo de travers. Pendant qu'un véhicule allemand sortait d'un abri sur le bord de la route, le soldat relevait la bicyclette, remettait la roue droite et rendit son vélo à mon père avec le sourire, avant de remonter dans son véhicule qui partait. Plus de peur que de mal.

Dans l'après-midi, une voiture et un camion allemand traversèrent plusieurs fois le bourg récupérant des soldats en perdition dans le secteur.

Le soir à la tombée de la nuit, deux blindés allemands vinrent patrouiller dans le bourg de La Boussac, s'arrêtant même quelques instants, puis peu de temps après repartirent vers Dol. Quelques minutes après, deux avions alliés patrouillaient en rase-mottes survolant la route d'Epiniac à la sortie du bourg.

L'approche de notre libération ne nous rendait pas anxieux d'hypothétiques combats mais excitait notre attente d'événements exceptionnels et nous incitait à de longs colloques sur tout et n'importe quoi, avec les relations et n'importe qui : une certaine convivialité existait et beaucoup musardaient sur la place, près de la pompe et au carrefour.

Fort tard, la nuit étant tombée, nous nous trouvons à ce carrefour lorsque venant de la route du cimetière, deux soldats Allemands voyant le café de Marie Dugué ouvert, y entrent pour se reposer et se désaltérer après avoir déposé leur MAUSER à la porte, culasse enlevée.

Rentrés à notre tour dans le café, une conversation s'engagea hachée de *« kapout », « guerre gross malheur »*, les deux hommes laissant voir leur désir d'être mis à l'abri et en sécurité : bref de se rendre.

La nuit n'était sans doute pas au courage. Que faire ? Je me souviens du dilemme évoqué : *«si les Anglais sont là demain, nous pourrons les exhiber ; si les boches reviennent, qui leur mettra une balle dans la peau ? »*

Des anciens de 14, dont l'un baragouinait l'Allemand, leur expliquèrent que le mieux pour eux était de partir dans la direction de la gare puis de suivre sur la gauche la voie ferrée : pas de «terroristes" à craindre sur ce parcours.

Egoïsme, lâcheté, peut-être respect de l'autre et de l'ennemi. Chance ou Malchance, Destin dont nous reparlerons.

La nuit du 1er au 2 août fut brève : à peine l'aube d'un jour nouveau se lève sur La Boussac que mon père me réveille.

Le soleil apparait pour présider cette journée mémorable. Inquiets, nous tendons l'oreille vers l'est d'où parvient un bruit persistant semblable à celui d'immenses escadrilles de bombardement rentrant à leurs bases à cette heure matinale, bruits confus et ronronnements constants de moteurs.

Pensifs, nous écoutons *« le piétinement sourd des légions en marche »*

Alors que je reste près du carrefour, mon père part à pied vers le cimetière, jusqu'au tournant avant l'école libre des garçons. Il m'a maintes fois raconté comment il aperçut venant du tournant de la Herpedais un groupe de véhicules dont bientôt se détacha une «Jeep» qui vint à sa hauteur alors qu'il s'écartait dans le fossé. Vite, ayant aperçu de nouveaux uniformes et assez abasourdi, il leur demanda *« Anglais, Anglais »*, la réponse fut brève *«Come on, Germans, Germans ? »* et immédiatement il fut prié de s'asseoir près du conducteur, un soldat lui plantant son fusil dans le dos pendant qu'un troisième lui montrant une carte articula *«La Boussac, Germans, Germans ?»*

Sur ses dénégations la jeep qui avait été rejointe par deux automitrailleuses se mit en route et c'est ainsi que je vis mon père traverser le bourg et être retenu jusqu'à Boutier où on le pria de descendre de la jeep.

Peu après, sonna l'Angélus. Nous n'étions à cette heure matinale que cinq ou six personnes dans le carrefour qui devait pendant 48 heures être le centre de la vie du bourg.

Commença alors la longue noria de toutes sortes de véhicules militaires :

- chars de combat,
- camions G.M.C. charges de troupes ou de jerricans,
- half-tracks,
- commande-cars,
- Dodges...

Puis vinrent :

- l'artillerie avec ses canons sur caisses de char ou d'autres de gros calibres, tractés avec leur tube énorme,
- le génie avec des éléments de ponts, des bulldozers, et toute sorte de matériels inconnus de nous.

Chaque véhicule était recouvert d'un grand rectangle de toile rose fluorescente d'environ 2 mètres sur 3 qui, grâce à la maîtrise de l'air des alliés, signalait ainsi sa présence aux patrouilles aériennes qui le survolaient.

La question était « Auront-ils assez d'essence ? »

La colonne blindée se dirigeait vers Brest. Pourquoi avoir pris la route de La Boussac ?

Le passage par Dol interdit par un nid de résistance allemand sur l'axe Pontorson-Dol, la colonne blindée avait rejoint la route Pleine-Fougères-La Boussac, contournant Dol par le sud et se dirigeait vers Evran, pour passer la Rance, le viaduc de Dinan étant considéré comme vulnérable ou ayant déjà une arche détruite.

La ria de la Rance constituait en soi, une ligne naturelle de défense du sud de Dinan à Saint-Malo, d'où ce débordement par le sud.

La prise de conscience que c'étaient les «Américains» qui nous avaient libérés rejoignait notre admiration pour le matériel militaire moderne qui ne cessait de traverser La Boussac.

A cette époque, la route était étroite à l'arrivée du carrefour, de vieilles maisons existant encore sur la place. Le flux incessant de véhicules durant toute cette journée nécessitait un

ralentissement, surtout pour les longues remorques, et nous avions loisir d'admirer ces G.I. et leur matériel.

La foule, au milieu de la matinée, ovationnait les libérateurs et une ambiance de fête régnait surtout lorsque les occupants d'une voiture s'arrêtaient pour serrer les mains et distribuer cigarettes, chewing-gums et autres denrées tirées des boites de rations alimentaires. Chacun se parlait et tous communiaient dans l'allégresse échangeant leurs impressions avec les autres témoins de cette véritable kermesse.

Soudain, venant de la route de la gare, deux jeunes femmes accompagnées de leur mère, mais fermement tenues par quelques jeunes gens étrangers à la commune arrivent au carrefour entourées de cris hostiles : *«Il faut qu'elles payent...»*

L'étonnement, l'indifférence, puis la réprobation sans haine mais craintive s'empara de cette population joyeuse et libérée. Dans toute circonstance troublée, il n'y a pas grand-chose de bien et de grand à attendre d'une foule

Et voilà les deux jeunes filles à genoux au milieu du carrefour, les véhicules militaires continuant à passer à vingt ou trente centimètres devant elles.

Puis ce furent des cris : *« des ciseaux, des ciseaux »*

Ces jeunes gens rentrèrent dans une première maison réclamant des ciseaux. La maîtresse de maison les renvoya avec cette remarque : *« Ah non, pas mes ciseaux, pour ça ».*

Une autre paire de ciseaux arriva et l'autodafé eut lieu !

De beaux cheveux noirs tombèrent sur le goudron, deux cranes tondus avec des épis hirsutes, deux ou trois plaies sanguinolentes, deux visages aux yeux rougis pleins de larmes mais au regard fixe toisant la foule, telles m'apparurent ces figures dont la faute semblait nécessiter une telle justice immanente et sans appel.

Malaise craintif de certains, silence gêné ou réprobation d'autres, en tout cas, coups de gueule et impression de force de ceux qui tenaient alors le haut du pavé. *« On les fout sous les chars... »*

Le bon sens revint avec cette demande répétée *« Qu'elles rentrent chez elles »*... et l'on vit la mère reprenant ses deux filles et faisant retraite avec elles vers la gare.

Dans ces moments, le temps passe vite et des événements différents se succèdent.

« C'est un boche, c'est un boche » crie la foule à l'apparition d'un soldat portant l'uniforme allemand assis, en un mauvais équilibre, sur le capot d'une jeep, les mains en l'air. Voir un soldat en uniforme de la Wehrmacht prisonnier des Américains, passant ainsi perché n'émut personne. Les gens dans leur naïveté sur les mœurs des troupes de choc étaient plutôt heureux de voir ce spectacle qui après un temps d'arrêt repartit vers Epiniac.

La rumeur puis la certitude ne se fit pas attendre : *« Il l'ont tué »* et la réalité fit le tour du bourg : dans la descente vers le Pont Perret le soldat avait été prié de rentrer dans un champ où quelques balles lui furent fatales.

C'est le chef cantonnier qui ramena le corps jusqu'au cimetière dans sa petite charrette lui servant chaque samedi à enlever le tas de détritus balayés dans le bourg. Le vicaire de La Boussac assista à l'inhumation et bénit la tombe.

Cette mort souleva une émotion certaine, surtout lorsque l'on sut que cet «allemand», était en réalité un polonais, un *«Malgré nous»* sans doute.

Jamais deux sans trois...

Une jeune femme dont la famille habitait sur la route de Trans s'était retirée, devant accoucher dans quelques semaines, dans une maison d'amis résidant près de Boutier.

Elle aussi devait être tondue, présentée dans cet état à sa mère, ramenée accompagnée vers le bourg puis ainsi humiliée, abandonnée seule dans le bourg au milieu des gens suivie du regard par la réprobation populaire.

Sur le point d'arriver à Boutier, elle s'effondra sans secours, sur le bas-côté de la route : deux femmes vinrent la relever et la trainer jusque chez elle.

Ce dernier incident eut un retentissement exceptionnel dans la famille.

A la maison non seulement on ne racontait pas d'histoires grivoises mais toutes allusions au sexe étaient écartées. Vers la fin de la matinée, je rentrai à la maison avec mon père et quelques voisins pour «arroser» la libération.

Ma mère, en furie, nous accueillit sur cette apostrophe : *« Avec toutes leurs histoires, ils m'ont gâché cette belle journée...Comment aucun d'entre vous n'a pu arrêter ces voyous»*. Quant au mépris de la vie humaine, les uns ne valaient pas mieux que les autres.

Suivirent des considérations sur les débordements sexuels des hommes et leur

besoin de trouver des partenaires... je fus étonné d'entendre ma mère admettre que des jeunes femmes, si cela ne les gênait pas, puissent satisfaire l'occupant, préservant ainsi l'intégrité des autres femmes. Par des réminiscences évangéliques chacun était invité à faire son examen de conscience sur le sujet.

S'ensuivit un plaidoyer féministe sur la qualité des femmes à gérer leur vie et les affaires du monde, sur la pusillanimité des hommes ou leur manque de mesure.

Vraiment l'époque de la libération marque un tournant dans le rôle et la place des femmes dans la société.

Et toujours des convois de l'US Army se dirigeant vers l'ouest, traversent le bourg.

L'après-midi de cette mémorable journée est marquée par deux manifestations patriotiques.

La première, au début de l'après-midi à Broualan devant le monument aux morts, est une manifestation improvisée en souvenir des quatre morts du maquis de Buzot et des trois habitants de Broualan tués, mais aussi pour marquer la libération de cette commune ou les troupes US n'étaient pas venues.

Mon père prit la parole devant ces nombreux compatriotes pour rappeler la guerre de 14-18 dont il était un des rescapés à Broualan, pour magnifier la liberté retrouvée et exalter ses sentiments républicains en évoquant la République de 93, aux applaudissements fournis de l'assistance.

Sans doute mon père féru de Victor Hugo n'avait aucun désir de demander la création d'un comité de salut public, mais formé à l'école communale de Broualan, type Jules Ferry, voulait-il affirmer son amour de la liberté, son patriotisme, sa haine viscérale de l'Allemand apprise sur !es bancs de l'école, ravivée par son service militaire de 3 ans au 27ème régiment de Dragons à Versailles et les cinq années (août1914-juin 1919) sur divers fronts depuis la Belgique, la retraite de la Marne, sur la Somme, à Verdun et en Champagne pour finir en Alsace libérée.

Après avoir enfin arrosé la «Victoire», nous revenons à La Boussac où une réunion près du monument aux morts se formait autour de quelques drapeaux avec près d'une centaine de personnes, parmi lesquelles les jeunes gens du matin portant brassards tricolores rehaussés du sigle FF.I. et possédant un fusil de guerre.

Nous assistons à la minute de silence puis à une Marseillaise vibrante lorsqu'un homme réfugié dans la commune, en un geste patriotique et théâtral, prend une petite fille dans ses bras et se portant à la hauteur des drapeaux essuie la face de l'enfant voulant sans doute symboliser ainsi la disparition de la tâche que constituait, sur le pays, l' occupation allemande.

Applaudissement de la foule, lorsqu'une voix s'élève :

« Eh ! Monsieur, est-ce bien votre place ici ? »

Riposte de l'interpellé :

« Et vous Monsieur quelle a été votre place et votre activité avec les boches ? »

Brouhahas divers, mouvements de foule qui prend parti pour l'un ou pour l'autre : on en arrive aux mains.

L'affaire eut des suites : la nuit même des croix gammées furent dessinées sur la maison de l'intervenant avec menace de brûler celle-ci.

Mon père se rapprocha de ces sept «résistants», des photos furent prises, un endroit pour dormir leur fut trouvé et le lendemain, canalisant leur énergie, il les persuada de rentrer chez eux.

Un milicien est arrêté et amené dans les toilettes, alors existantes sous les halles de La Boussac. Là, passé à tabac, le visage tuméfié et tout maculé de sang, il est copieusement rossé. Il est alors conduit vers Broualan où il aurait participé à l'expédition du 7 juillet. Le bruit courut qu'il se serait suicidé à l'Hôtel-Dieu de Rennes.

La Boussac était bien libérée.

Pendant ce temps, l'armée américaine continue à traverser le bourg de La Boussac distribuant parfois cigarettes ou boîtes de rations U.S. qui surprennent par leur contenant et leur contenu.

Se présentant sous forme d'une brique marron en papier paraffiné, difficile à ouvrir, chacun était heureux d'y découvrir :

- un paquet de six cigarettes
- deux chewing-gums
- un petit paquet de papier hygiénique
- des gâteaux secs
- des pastilles que nous prenions pour des bonbons et qui auraient dû être dissoutes dans une pinte d'eau pour la stériliser.
- nourriture déshydratée au goût infect, mangée en l'état.

Moins pressés, sans doute, certains conducteurs arrêtaient leur véhicule et prenaient des photos. Dans les jours qui suivirent, un troc s'installa consistant dans l'échange de jerrican d'essence contre un litre de goutte et parfois des œufs. J'excellais comme intermédiaire et interprète dans ces tractations.

Un accident grave survint dans le bourg de Pleine-Fougères, avec morts et maisons brûlées, à la suite de la collision d'un véhicule blindé et d'un GMC chargé d'essence.

Il fut décidé d'assurer la circulation dans le carrefour de La Boussac. Des fanions furent fabriqués et d'heure en heure pendant quelques jours, une dizaine de jeunes se relayèrent au carrefour pour permettre aux véhicules de passer sans encombre.

Plusieurs voitures M.P. s'arrêtèrent pour nous remercier de notre coopération.

Pendant les jours qui suivirent la libération, notre attention fut attirée par plusieurs centres d'intérêt près de La Boussac :

- Un petit aérodrome s'improvisa sur la route de PleineFougères au Chatel. Il s'agissait d'un groupe de «piper-cubs» pouvant atterrir ou s'envoler dans une prairie. Le P.C. de cette unité était installé dans des camions dispersés sous les arbres des chemins ou des champs avoisinants. Plusieurs jours cette attraction attira ma curiosité admirative devant l'aisance des départs et des arrivées de ces petits avions d'observation stationnés à terre sous des arbres.

- La présence éphémère près du Château de Landal d'un régiment du Génie avec son gros matériel de réparation et particulièrement un imposant groupe électrogène.

- Un groupe de transmission séjourna également dans un champ sur la route d'Epiniac. Mes nombreuses visites, mes connaissances, bien que rudimentaires, de l'anglais me permirent de me créer des relations grâce auxquelles, en l'absence d'informations par les journaux ou les postes radio réduits au silence par manque de courant électrique, je pus me tenir informé des nouvelles du monde.

Ceci me permit de suivre sur leurs cartes la progression des troupes alliées, montrant à mes hôtes la situation des différentes villes citées dans les communiqués ou atteintes par l'avancée spectaculaire des troupes alliées, qu'ils avaient du mal à localiser sur la carte. Durant les quatre années d'occupation nous avions écouté la radio anglaise et nous attendions l'arrivée des Anglais.

L'arrivée des troupes Américaines dans notre région substitua dans notre esprit leur puissance à celle des Anglais. L'efficacité de leur organisation et la capacité de leur matériel militaire firent grosse impression et contribuèrent à assurer leur leadership.

Crédits photos : Madame Christiane LEDUC, soeur de Monsieur Louis HODOUIN et Monsieur Dominique MABILE (photos prises entre Caharel et l'Eguillère le 3 août 1944)

Dans la continuité de ce récit, la commune invite toute personne possédant des archives privées (documents, photos, lettres, etc.) sur cette période à les confier temporairement à la mairie pour numérisation. Bien entendu, tout document confié sera restitué à ses propriétaires une fois la numérisation soigneusement effectuée.